

## Laval théologique et philosophique

### GRAND'MAISON, Jacques, *Les tiers*. Vol. 1. *Analyse de situation*. Vol. 2. *Le manichéisme et son dépassement*. Vol. 3. *Pratiques sociales*

Raymond Lemieux

---

Volume 44, numéro 1, février 1988

URI : [id.erudit.org/iderudit/400363ar](http://id.erudit.org/iderudit/400363ar)

DOI : [10.7202/400363ar](https://doi.org/10.7202/400363ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval et Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN 0023-9054 (imprimé)  
1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lemieux, R. (1988). GRAND'MAISON, Jacques, *Les tiers*. Vol. 1. *Analyse de situation*. Vol. 2. *Le manichéisme et son dépassement*. Vol. 3. *Pratiques sociales*. *Laval théologique et philosophique*, 44(1), 116–118. doi:10.7202/400363ar

---

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## □ recensions

---

Jacques GRAND'MAISON, **Les tiers**, *Trilogie* : 1. *Analyse de situation* ; 2. *Le manichéisme et son dépassement* ; 3. *Pratiques sociales*, Montréal, Fides, 1986, tome 1 : 240 pages, tome 2 : 248 pages, tome 3 : 244 pages.

En trois volumes conçus à la fois comme indépendants les uns des autres et comme une recherche intégrée, l'auteur propose une relecture de notre itinéraire collectif qui, le plus souvent sous forme d'interrogations, est aussi une façon de faire le point de son propre itinéraire de chercheur et de critique de la société occidentale. C'est dire d'emblée la richesse, à la fois d'intuition et d'observation, que comporte ce texte. S'il n'en était de sa retenue et de sa recherche constante d'équilibre, il pourrait fort bien se situer, par l'envergure de sa critique sociale, dans la foulée des Arthur Buies et des Léon Bloy.

L'ensemble se présente comme un effort inlassable de dépassement du manichéisme qui, à tous niveaux, tant celui de la pensée que celui des pratiques sociales, politiques, syndicales, éducatives, religieuses, etc., inscrit la vie sociale dans une lutte sans issue, fondée sur le mythe du bon et du mauvais. Dans ce sens, il faut lire les trois volumes de Jacques Grand'Maison comme un plaidoyer pour la relativité, l'humble relativité des situations humaines où on trouve toujours à la fois du bon et du mauvais, où l'intelligence de l'action, au cœur même de l'engagement, suppose la capacité d'une prise de distance par rapport aux émotions des acteurs et où il y a toujours lieu de chercher à comprendre, même dans le combat, les raisons de l'autre.

Or cette distance, cette conscience du relatif, cet effort pour dépasser les mythes qui structurent les engagements collectifs, c'est là précisément la position du *tiers*. Le premier volume, *Analyse de situation*, nous en présente d'emblée une collection qui en manifeste l'extrême diversité. Sortir du dualisme implique d'aborder le monde comme un système non plus fermé mais ouvert, où le tiers représente précisément la capacité d'ouverture. Aussi ce troisième terme apparaît-il souvent dans une sorte d'incertitude quant à son identité. Là où l'écriture du monde se donne comme définie, il y inscrit quelque chose de l'indéfini. Aussi peut-il être, dans les repérages qu'on en fait, tout autant le tiers libérateur que le tiers mystificateur, l'inclassable que le fonctionnel, le transcendant que le bouc émissaire, la majorité que l'éclatement des minorités, le marginal que le créateur. Certes on pourrait discuter de toutes ces figures du tiers, de leur pertinence relative, et encore en ajouter bien d'autres. Chacune peut pourtant nous donner une clé (non pas la clé, mais *une clé parmi d'autres*, et là-dessus, l'auteur insiste) de compréhension du monde et de son histoire.

Le *tiers*, dans ce qui soutient ici l'œuvre de Jacques Grand'Maison, n'est pas un autre système qui se superposerait aux systèmes dualistes de gestion du monde. Il en est l'ouverture et, épistémologiquement, il y apparaît comme une *quête*, une *quaestio*. Il n'est pas un sens qui se donne mais il représente un sens qui se cherche. « Nous sortons à peine, nous dit l'auteur, d'un procès sur la mort de l'homme, du sujet humain au nom de systèmes réducteurs qui ont fini par déclencher les réactions sauvages comme le gnosticisme des sectes, la fuite dans la drogue, les jeux du hasard, l'obsession apocalyptique, la montée de la magie en presque tous les domaines, la mystification des phantasmes extra-terrestres, le cynisme terroriste, l'intégrisme religieux, ces troisièmes termes "fous" qui sont l'expression aveugle d'une recherche désespérée de sens, de

finalité qu'on ne trouve plus dans le pays réel, là où il n'y a plus que relation marchande ou pur rapport de forces. D'où l'exil intérieur de l'individu ou la fuite en dehors du monde... (vol. 1, p. 69).

Comment mieux introduire la critique du *manichéisme et son dépassement*, objets du deuxième volume. L'auteur, dans celui-ci, nous présente les sources occidentales de ce manichéisme et deux de ses prolongements philosophico-existentiels : le nihilisme et le Dieu pervers. Il montre ensuite comment l'approche ternaire peut en représenter le dépassement, tant à l'aide de paradigmes anthropologiques déjà présents dans la réflexion contemporaine qu'à l'aide de paradigmes bibliques qui apparaissent comme des lignes de forces de la tradition chrétienne.

Enfin, dans son troisième volume, l'auteur nous introduit aux *pratiques sociales* ternaires susceptibles de permettre aux « masses humaines et aux individus » d'accéder « à la condition de véritables sujets humains qui peuvent faire leur histoire, leur politique, leur économie, leur société » (vol. 3, p. 101). Il nous entraîne aussi, d'emblée, au cœur de ses convictions et de ses engagements personnels. Les enjeux n'en sont pas seulement théoriques mais bien concrets, c'est-à-dire sans cesse à repenser, à resituer dans leur relativité, bref, à comprendre comme des *stratégies* provisoires. Ces stratégies certes mettent en regard les institutions et les groupes communautaires, les structures sociales et les subjectivités, les traditions et les émergences, les spécificités régionales et la mondialisation des conditions de vie, les enracinements dans des milieux précis et la mass-médiatisation de la culture. Cette mise en regard ne se réduit cependant jamais au rejet, illusoire, de l'un ou l'autre des termes. Elle représente plutôt la prise en charge du conflit lui-même, pour qu'émerge enfin la possibilité de prendre place, pour des sujets, dans une histoire qui leur est propre.

Programme de vie tout autant qu'analyse de situation, le texte de Jacques Grand'Maison, malgré les réticences que ses prises de positions peuvent entraîner ici et là chez certains lecteurs, étant donné sans doute leurs propres engagements quand ils leur font voir la réalité sous un autre angle (mais n'est-ce pas là, justement, la condition de la relativité ?), évite généralement les outrances qui sont les risques du genre. La quête de sens, chez lui, devient ainsi une recherche d'équilibre et nous devons lui en savoir gré.

Cela se manifeste de façon explicite, à notre sens, dans sa position de lecture. L'auteur, par exemple, ne cache en rien ses postulats, voire ses solidarités, de chrétien. Mais contrairement à ce que l'on trouve dans bien des littératures dites « engagées », surtout quand elles se veulent pieuses, il s'efforce à faire en sorte que cette condition de chrétien ne se traduise pas en termes idéologiques, c'est-à-dire en ghetto intellectuel qui lui donnerait une vision obligée du monde et une assise polémique nécessaire, bref une position de vérité face à l'erreur. L'engagement chrétien de l'auteur est pour lui une *exigence d'objectivité*, c'est-à-dire très précisément un des moteurs de sa volonté de comprendre les raisons de l'autre et une des clés du dépassement du manichéisme, y compris quand celui-ci se déclare sous les catégories du religieux et du séculier, de l'institution ecclésiale et du monde. Certes y a-t-il là une grande part de la richesse de son travail et un modèle... qui mériterait d'être plus souvent exploité.

On pourrait déplorer, par ailleurs, que l'auteur ne donne pas une plus grande place à certaines dimensions pourtant extrêmement importantes, désormais, de la position du tiers, dimensions qui se laissent pourtant deviner entre les lignes de son travail. Nous pensons ici, plus précisément, à la question du tiers fou, voire suicidaire, évoquée dans la citation donnée plus haut, et qui à notre sens représente une des symptomatisations les plus éclatantes des structures manichéennes contemporaines. Qu'est-ce que le fou, en effet, sinon celui qui, dans la quête de sens érigée en lutte sociale, finit par être privé de langage et par là même désapproprié de toute place sociale qui lui soit propre ? Or précisément le tiers, chez lui, devient le tiers aliéné. Il représente ce en quoi tout tiers est dangereux et, pour cela même, forclos de la scène sociale.

Malgré leur pertinence, les analyses de l'auteur peuvent encore laisser croire que le manichéisme n'est qu'un accident historique du jeu social. Or, très précisément, ce que manifeste le fou est autre chose. La position du tiers, quelle qu'elle soit, est toujours une position qui suppose une certaine exclusion. Privé de langage, le fou nous renvoie précisément à la considération de la structure même du langage qui est, nous disent les sémioticiens, de présenter la réalité comme l'opération de disjonctions arbitraires : blanc / non-blanc, bon / mauvais, juste / injuste. La conscience d'une réalité se structure de distinguer cette réalité de tout ce qui se différencie d'elle. Or dans ce sens, le manichéisme n'est-il pas une condition structurelle de la prise de conscience du monde ? Condition, certes — et là-dessus nous suivons pleinement l'auteur — qu'il faut dépasser pour accéder à celle de sujet humain capable de faire son histoire, mais condition qui est autre chose qu'un accident de parcours de l'histoire puisqu'elle s'inscrit dans la structure même du langage humain.

Cette dernière remarque nous renvoie d'ailleurs à cet autre tiers qu'est, en toute situation de langage, l'analyste. L'auteur, dans le cours de son travail, n'en fait que peu d'état spécifique et nous ne pouvons pas le lui reprocher puisque tel n'est pas son objet. Pourtant c'est sa position même, comme auteur, qui est ici en cause. La question du tiers analyste, qui pose celle de la pratique scientifique (autrement que dans sa dimension idéologique d'adjuvant des jeux du pouvoir), nous paraît elle aussi, dans ce tournant du siècle, une question extrêmement importante. Elle est à son tour la construction, sans cesse à remettre sur le métier, d'une distance qui représente un espace vital. Permettant de comprendre quelque chose aux enjeux des dualités sociales, elle inaugure foncièrement à leur égard un lieu de liberté. L'épistémologie, qui est le lieu propre de cette quête, n'est pas seulement une fantaisie de philosophe. Critique de la connaissance en train de se faire, elle est le creuset d'une pensée vivante et surtout, comme c'en est ici le projet, d'une praxéologie.

En ce sens, la trilogie de Jacques Grand'Maison ne nous apparaît pas seulement comme une critique sociale ou une réflexion destinée aux intervenants sociaux qui œuvrent à fleur de terrain. Elle nous apparaît comme le prolégomène d'une réflexion fondamentale qui certes, reste en grande partie à faire puisque, telle la prose de M. Jourdain, elle se fait ici sans se dire. Mais justement son mérite n'est-il pas, justement, de donner place à la philosophie ?

Raymond LEMIEUX

Paul TILLICH, **Dogmatik**. *Marburger Vorlesung von 1925*, herausgegeben, eingeleitet und mit Anmerkungen und Registern versehen von Werner Schüssler, Düsseldorf, Patmos Verlag, 1986, 397 pages.

Cette nouvelle édition présente un cours de dogmatique donné par Paul Tillich à Marbourg au semestre d'été 1925, dont le manuscrit se trouve dans les archives Tillich de l'Université Harvard. Elle ouvre des perspectives toutes nouvelles à la recherche tillichienne. Car jusqu'à présent on ne connaissait pas de système théologique pleinement élaboré, datant de la période allemande de Tillich, comparable à la *Théologie systématique* des années 50 et 60. On avait seulement les 128 thèses de 1911, les 72 thèses de 1913, ainsi qu'un manuscrit de 170 thèses, intitulé « La structure de la connaissance religieuse », et publié par John Clayton, qui l'identifiait lui-même avec le cours donné par Tillich à Dresde au semestre d'hiver de 1927/28<sup>1</sup>. Mais cette *Dogmatique* de 1925 n'est pas seulement importante pour le développement de la pensée

1. John P. CLAYTON, *The Concept of Correlation*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1980, pp. 269-308 : « Die Gestalt der religiösen Erkenntnis ».